

ÉRIC LAURENT

LES
DÉCOUVERTES

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LES DÉCOUVERTES

DU MÊME AUTEUR



COUP DE Foudre, *roman*, 1995
LES ATOMIQUES, *roman*, 1996
LIQUIDER, *roman*, 1997
REMUE-MÉNAGE, *roman*, 1999
DEHORS, *roman*, 2000
NE PAS TOUCHER, *roman*, 2002
À LA FIN, *roman*, 2004
CLARA STERN, *roman*, 2005
RENAISSANCE ITALIENNE, *roman*, 2008

ÉRIC LAURENT

LES DÉCOUVERTES



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE À VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES
PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 25 PLUS
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE H.-C. I À H.-C. VII

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.
Qu'il en soit ici remercié.

© 2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

*Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps
Des déesses ; et, par d'idolâtres peintures,
À leur ombre enlever encore des ceintures :
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,
Rieur, j'élève au ciel la grappe vide
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir, je regarde au travers.*

Stéphane Mallarmé
L'Après-midi d'un faune

En cette dernière année de maternelle que je suivais à l'école Saint-Austremoine, séculaire institution catholique dont les austères bâtiments, disposés en quadrilatère autour d'une vaste cour plantée de tilleuls et de platanes dont les racines soulevaient, fissaient, voire crevaient le grisâtre et granuleux revêtement de bitume, avaient été taillés dans la même lave noire ayant servi à l'édification de toute la vieille ville, de la moindre de ses fontaines jusqu'à sa cathédrale (seule de son espèce à avoir été construite dans ce matériau et que l'anonyme auteur médiéval de *l'Estoire veire d'Arverniz* décrivait joliment comme « *an grant dueil vestue* »), et où mes parents m'avaient inscrit non par défiance envers l'instruction publique, mais (car elle faisait garder le matin et le soir)

tout simplement par commodité, en cette dernière année de maternelle, donc, lorsque vint le moment de nous inculquer des rudiments de lecture, je me révélai incapable de distinguer les unes des autres les lettres que l’institutrice traçait sur le tableau vert foncé de la salle de classe.

Ne saisissant pas en vertu de quelle ésotérique convention ces signes, qui manifestement se ressemblaient tous, dussent se prononcer de manière différente, il m’avait alors paru – puisque, de toute évidence, le plus grand arbitraire régnait en ce domaine – que retourner tout ce qui me passait par la tête constituait l’attitude la plus appropriée quand il m’était demandé de les identifier. Encouragé par l’hilarité générale que je provoquais en la circonstance, je devenais chaque fois plus prolixe dans mes réponses, jetant pêle-mêle la moitié de l’alphabet ou les mots les plus saugrenus qui me venaient à l’esprit, insensible aux punitions que m’attiraient ces pitreries, dont la principale, qu’on appelait le *piquet*, consistait à demeurer debout et immobile, les mains jointes dans le dos, face au mur, dans un coin de la pièce, punitions qui, loin de m’humilier, m’entouraient du plus grand prestige auprès de mes petits camarades,

lequel s'étendrait à l'école tout entière le jour où l'institutrice, à court d'indulgence, m'obligerait à sortir à l'heure de la récréation coiffé du poussiéreux bonnet d'âne qu'elle avait extrait du fond de l'armoire où, par suite des événements de Mai 68 et de la remise en cause des valeurs traditionnelles qui leur succéda, l'abandon des méthodes d'éducation les plus vexatoires l'avait relégué quelques années plus tôt, apparition que (passé l'ébahissement qu'elle suscita aussitôt dans la cour, au point de plonger celle-ci dans un inhabituel silence) un, puis deux, puis trois, puis dix, enfin tous les élèves de l'établissement, s'étant attroupés autour de moi, saluèrent au cri joyeux de « C'est Sa Majesté Carnaval ! C'est Sa Majesté Carnaval ! ».

Ce fut là, si je puis dire, mon couronnement.

Les semaines passant, mon public se lassa cependant de mes facéties ; les quolibets se mêlèrent aux rires ; la cruauté perça sous l'enjouement. Le surnom glorieux que mon apparition affublé d'une tiare bicorné dans la cour de récréation m'avait valu quelque temps se tronqua de ses

deux premiers termes, autrement dit de son titre royal, et, tel Louis XVI devenu Louis Capet, l'on ne me désigna plus que sous le dérisoire diminutif de « Carnaval ». Je ressentis cela comme une destitution – c'en était une. Mais, en matière de sobriquet, le pire était à venir.

Ce trait physique devant fournir une explication plausible à mon incapacité à apprendre à lire en me signalant comme un étranger, donc un allophone, le dessin en amande de mes yeux poussa un jour l'un de mes camarades à m'attribuer l'infamant qualificatif de « Chinois ». Se ruer sur lui, puis le jeter à terre et l'y maintenir en lui faisant jurer de ne plus m'appeler ainsi ne servit à rien : en une semaine, toute l'école adopta l'épithète – « Chinois », « le Chinois », « Chinetoque » : sous ces trois variantes, elle me suivrait jusqu'à la fin de l'année.

Je la détestais d'autant plus que, davantage qu'un étranger, elle faisait de moi un orphelin, me laissant en effet à penser, a fortiori en cette période du développement où chaque être se forge une ascendance imaginaire et s'invente une sorte de *roman familial*, que je n'étais point le fils naturel de mes parents, mais un enfant trouvé,

encore nourrisson, dans la cale de quelque jonque démâtée, à la coque à demi éventrée, au pont jonché de cadavres, fantôme dans l'élaboration duquel entraient des éléments empruntés tout ensemble à l'actualité, qu'occupait fréquemment la tragique odyssée de ces *boat people* que les guerres déchirant l'Asie du Sud-Est en ces années-là jetaient par milliers à la mer et dont je pouvais voir les images au journal télévisé du soir, et à la religion, l'embarcation qui m'avait en dérivant mené jusqu'aux rivages de France n'étant somme toute qu'une revisitation moderne et, certes, un petit peu plus dramatique du mythe de Moïse, confié par sa mère aux eaux du Nil dans une corbeille de papyrus.

Un jour que, dans la salle de jeux où après l'ultime sonnerie de quatre heures et demie l'on nous rassemblait quand le temps ne permettait pas que nous nous égaillions dans la cour devenue déserte (*nous*, c'est-à-dire la petite vingtaine d'écoliers dont nul parent ne se trouvait devant le portail de l'établissement), j'attendais que mon

père ou ma mère, qui ne débauchaient pas de l'usine avant six heures du soir, vînt me chercher, une petite fille de ma classe, dont je puis encore revoir sinon le visage, à tout le moins les deux longues nattes blondes qui lui tombaient jusqu'aux reins (nattes sur lesquelles, je crois bien, il ne se passait pas un jour que l'on ne tirât, mais dont elle usait pour flageller ses persécuteurs, de sorte qu'elles étaient tout à la fois la cause de ses tourments et l'instrument de sa vengeance), une petite fille de ma classe m'arracha des mains l'édition illustrée d'une fable de La Fontaine, dont, brochant pour ce faire tout un récit en m'inspirant des dessins qui l'ornaient à chaque page, je feignais de lire à haute voix les sommaires phylactères à l'attention des autres enfants présents, lesquels – et là, dans ce succès qui lui semblait tenir d'une scandaleuse mystification, résidait sans doute la cause de la colère de la fillette – m'écoutaient captivés, assis sagement en demi-cercle devant moi. « C'est pas vrai, c'est même pas écrit », s'exclama-t-elle en me jetant rageusement l'ouvrage au visage, ajoutant aussitôt, comme si dénoncer mon imposture ne suffisait pas, mais qu'il lui fallait maintenant en divulguer le mobile

secret pour m'humilier davantage, ajoutant donc, et cela sur un ton de mépris que ne ferait qu'accentuer la manière avec laquelle elle formulerait sa phrase, marquée par le redoublement final du pronom qui m'y désignait (effet rhétorique qui, pour inconscient qu'il fût, n'avait d'autre objet que de m'isoler un peu plus de la communauté des alphabétisés), ajoutant, disais-je : « Il sait juste lire les dessins, *lui* », tandis que, les yeux brouillés de larmes, je regardais les abondantes gouttes rouges qui s'écoulaient de mon nez éclabousser la couverture du livre gisant à mes pieds, sidéré par l'accès de brutalité de la fillette, qui, loin de s'en repentir à la vue du sang, me lancerait pour finir : « C'est bien fait pour toi ! », avant que de tourner les talons en rejetant avec superbe ses longues tresses par-dessus ses épaules, sans imaginer cela étant qu'elle faisait ce geste pour la dernière fois : le lendemain, alors que nous procédions en classe à des travaux de pliage et de découpage dans du papier, je m'approchai d'elle par-derrrière avec l'air le plus inoffensif qui fût et, pointant brusquement vers sa nuque la paire de ciseaux que je dissimulais dans mon dos, lui tranchai net une natte, commettant là précocement l'attentat qui,

si j'excepte les rudes claques que, quelque trente ans plus tard, l'une de mes amantes d'un soir me demanderait – m'exhorterait même à grands cris – de lui donner sur les fesses pendant que nous nous accouplions (instances auxquelles je cédaï tout d'abord non sans réticence, puis, devant l'effet proprement étonnant que ces tapes produisaient sur elle (dont les transports, jusque-là tempérés, avaient pris un tour follement exalté), que je finirais par devancer avec un entrain grandissant, quoiqu'un brin distancié), commettant là précocement, disais-je, l'attentat qui marquerait l'apogée de toute la violence physique dont je serais jamais capable envers le beau sexe.

Je me heurtai également à l'exaspération croissante de la maîtresse, qui, échaudée par les rires que je déclenchais dès que j'ouvrais la bouche, désespérant en outre de me faire acquérir quoi que ce fût, prit bientôt le parti de se désintéresser totalement de mon sort, pour me reléguer alors – et je vécus cela comme un opprobre – aux confins de la salle de classe, parmi les mauvais

éléments, ceux qui, idiots de naissance ou paresseux de nature, n'obtenaient comme moi jamais aucun bon point, ou – et telle était la marque de notre infamie – trop peu en tout cas (il fallait en effet en réunir dix afin que la conversion se fît) pour espérer être récompensés par une de ces petites cartes reproduisant la photographie en couleurs d'une plante, d'un animal, d'un monument ou d'un paysage, et que l'on nommait des *images*.

J'étais en pleurs quand ma mère vint me chercher le soir même, car j'étais convaincu que cette relégation préluait à mon renvoi. Ce pressentiment se fondait sur l'histoire familiale : un demi-siècle plus tôt, il avait fallu retirer mon grand-père, alors âgé d'une dizaine d'années, de l'école communale où son père (installé depuis peu en France, où, poussé par la misère, ce paysan lombard avait trouvé à s'employer comme maçon) venait de l'inscrire, le garçon, qui arrivait tout juste de son Italie natale et ne parlait en conséquence pas un mot de français, s'étant aussitôt attiré le mépris puis la haine des autres élèves, lesquels avaient fini par le rouer de coups chaque jour en le traitant de « Rital » et de « sale maca-

roni », souvenir que le vieil homme ne relatait jamais sans verser une larme, dont l'apparition au coin de son œil m'impressionnait d'autant plus fortement que je le considérais comme un authentique héros : il avait fait la guerre ¹.

Or, à rebours de ma crainte, cet exil forcé, qui m'éloignait du tableau d'une dizaine de mètres, eut un effet inattendu et finalement heureux : soudain, toutes ces lettres que j'avais confondues jusque-là achevèrent sous mes yeux de perdre le peu de singularité que je leur attribuais, pour ne plus m'apparaître que sous une même forme, indistincte et trouble, dont la répétition dessinait sur l'ardoise une arabesque crayeuse, courant de ligne en ligne. Il ne m'en fallut pas davantage pour saisir que je voyais mal – ainsi donc, à tous égards, les autres élèves recevaient des *images* qui ne parvenaient pas jusqu'à moi.

Mes parents, auprès de qui je m'ouvris de cette découverte, me firent aussitôt consulter un ophtalmologue, lequel diagnostiquerait effectivement chez moi de l'hypermétropie et de l'astigmatisme. On me fit sans plus tarder fabriquer une paire de

1. On trouvera les notes en fin d'ouvrage.

lunettes de vue, à verres très épais, sertis dans une grosse monture de plastique noir. À peine les eus-je chaussées, pour ne les plus quitter (jusqu'à insister, les premiers temps, pour les conserver sur le nez en me couchant afin « de bien voir aussi dans mes rêves »), le cancre que j'étais se métamorphosa en *crack* : quelques semaines plus tard, j'étais admis au premier rang de la classe. Mais l'épreuve par laquelle j'étais passé pour arriver jusque-là, ces railleries, cette relégation sur les bancs du fond, cette peur d'être retiré de l'école, tout cela me marquerait pour toujours : dès lors, comme s'il m'avait fallu rattraper le retard pris dans son apprentissage, une inextinguible et insatiable soif de lecture naquit en moi, qui ne me lâcherait plus.

Je lisais tout, partout, tout le temps : des contes pour enfants, des illustrés, des bandes dessinées, mais aussi bien le journal que mes parents achetaient quotidiennement, les magazines auxquels ma mère était abonnée, le bulletin paroissial qu'elle rapportait de la messe, ses livres de cuisine,

et encore – car nul imprimé ne me passait sous les yeux que je ne m’en saisisse incontinent – les prospectus publicitaires que nous retirions de notre boîte aux lettres, le mode d’emploi des appareils électroménagers, la notice indicative et posologique des médicaments, et jusqu’à la liste d’ingrédients inscrite sur l’emballage des aliments. Prenions-nous la voiture, je me serrais tout de suite contre une portière, sur la vitre de laquelle j’appliquais mon visage et mes mains, et, dans une agitation perpétuelle qui faisait dire à ma mère : « Arrête de te tortiller comme ça : tu vas finir par te décoller la tête ! », jetais mon regard de tous côtés pour ne rien perdre de la plaque d’immatriculation des véhicules que nous croisions, des affiches sous lesquelles nous passions ou des enseignes des boutiques que nous longions, que je déchiffrais à haute voix, jusqu’à exaspérer mon père, qui finissait par m’imposer le silence.

Par une sorte de réflexe dont aujourd’hui encore, à quarante-quatre ans, je ne me suis toujours pas défait, je ne quittais jamais la maison

sans emporter un livre, qu'au désespoir de ma mère, qui n'avait de cesse de recoudre celles-ci, je glissais dans l'une de mes poches, car la pensée que je pusse n'avoir rien à lire m'angoissait plus que tout. L'un de mes cauchemars les plus récurrents à l'époque consistait d'ailleurs en la vision d'un monde sans mots : dans les rues, affiches, panneaux, pancartes et vitrines étaient vierges de toute inscription ; aux terrasses des cafés, les gens tenaient devant eux des journaux aux feuillets entièrement blancs ; pris de panique, je me précipitais dans une librairie ou vers la bibliothèque de ma chambre, des rayonnages desquelles je retirais aussitôt un volume : rien n'y était imprimé – et il en était ainsi de tous ceux dont je m'emparais par la suite. Je m'éveillais alors en sursaut, allumais ma lampe de chevet et me penchais jusqu'au pied de mon lit pour y saisir l'ouvrage que j'avais laissé choir en m'endormant (*La Mare au diable* de George Sand, par exemple, mais aussi bien, pour ne citer ici que mes préférés en ce temps-là, *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, *Sans famille* d'Hector Malot ou *La Gloire de mon père* de Marcel Pagnol), dont je soulevais en tremblant la couverture cartonnée et tournais

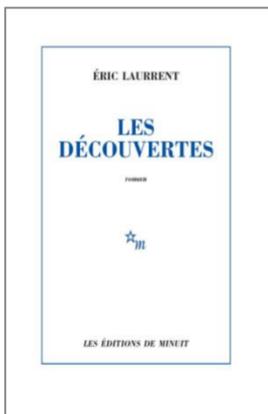
un instant quelques pages : je ne pouvais me rendormir qu'après m'être assuré que celles-ci étaient bien emplies de caractères.

De ces lectures incessantes et disparates, je ne tardai pas à tirer un plaisir nouveau : celui de rencontrer des mots inconnus. Aucun ne se présentait à moi dont je n'allasse sur-le-champ m'enquérir de la signification dans le dictionnaire de la maison, pour la consigner sans plus attendre dans un répertoire, dont je me faisais régulièrement, de la première à la dernière entrée, la lecture intégrale afin d'en assimiler entièrement le contenu – un temps, même, je conçus le dessein d'apprendre tout le dictionnaire : des mois durant, il ne fut plus un jour que je ne l'ouvrisse au hasard, pour m'arrêter longuement sur chaque terme inouï que recelaient les deux pages offertes à mon regard.

Ma lexicomanie était telle que, où que je me trouvasse, il me fallait être en mesure de décrire dans le détail cela que je voyais. Le vocabulaire me manquait-il, je me tournais vers les adultes qui

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-TROIS MAI DEUX MILLE ONZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5058
N° D'IMPRIMEUR : 111147

Dépôt légal : septembre 2011



Éric Laurent

Les Découvertes

Cette édition électronique du livre
Les Découvertes d'Éric Laurent
a été réalisée le 20 juin 2011
par les Éditions de Minit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321954).

© 2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707322098